

Le tourisme de l'an 2000... avant Jésus-Christ

Érik Langevin

Volume 19, Number 1, Spring 2000

Pour une culture du tourisme au Saguenay-Lac-Saint-Jean

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1071798ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1071798ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langevin, É. (2000). Le tourisme de l'an 2000... avant Jésus-Christ. *Téoros*, 19(1), 9–13. <https://doi.org/10.7202/1071798ar>



LE TOURISME DE L'AN 2000... AVANT JÉSUS-CHRIST

Érik Langevin

Ce qu'on appelle tourisme, qu'il soit culturel, naturel, religieux, même tristement sexuel, rend toujours compte d'une interaction entre individus, entre mentalités. Contre des retombées économiques importantes, nous livrons des aspects de notre histoire, nous faisons connaître notre environnement naturel, social et économique et nous distribuons des échantillons de notre culture matérielle. Ainsi, que ce soit une tour Eiffel qui se couvre de neige, une Mamouchka russe aux couleurs chatoyantes et aux fins décors ou encore un bleuets en céramique plus réel que les vrais, il s'agit d'extraits culturels qui, quoiqu'on en pense, contribuent au prestige de ceux qui les obtiennent. Dans ses retombées les plus directes et les plus sensibles, le tourisme va donc permettre à des individus séparés par des milliers de kilomètres de se rencontrer, d'échanger sur différents aspects de leurs mœurs et leurs coutumes et d'initier une relation qui, dans bien des cas, se poursuivra au-delà du simple séjour en terre étrangère, donc du contact direct.

En conséquence, bien au-delà d'une définition où le tourisme est essentiellement considéré comme un déplacement désintéressé, pour le simple plaisir d'être ailleurs, il est essentiel de considérer que le lieu choisi par le touriste doit répondre à certains critères dont l'ajout de nouvelles connaissances n'est assurément pas le moindre. Il n'est cependant pas de notre volonté d'affirmer que le tourisme, tel qu'on le considère de nos jours, avait cours au moment de la préhistoire. Jamais les Amérindiens n'ont développé de stratégie d'accueil dont la seule raison d'être des infrastructures était d'attirer, d'accueillir et de faire connaître leur culture. En ce qui a trait au lieu visité et à ses habitants, il n'y a pas de pensée touristique en soi. Cependant, pour ceux qui se déplacent, les motivations sont peut-être plus semblables que nous n'avons tendance à le croire.

LES GROUPES HUMAINS AU TEMPS DE LA PRÉHISTOIRE

De tout temps, les individus, les familles et les groupes se sont déplacés. Les groupes

de la préhistoire ne faisaient certes pas exception à la règle. Ce sont d'ailleurs ces déplacements qui ont mené nos très lointains ancêtres à quitter le berceau africain pour peupler l'Europe, l'Asie, puis l'Amérique. Bref, nos ancêtres lointains se déplaçaient beaucoup plus que nous ne le faisons aujourd'hui.

L'imagerie populaire voit, dans les groupes de la préhistoire, des sociétés primitives étroitement dépendantes de leur environnement, en constante situation de famine. Dans ce contexte, les déplacements n'auraient eu comme seul objectif que de satisfaire les besoins immédiats, l'alimentation étant le principal concerné. Or, pour les spécialistes, il semble de plus en plus évident que le cycle de transhumance de ces populations qu'on dit nomades visait également à rencontrer des groupes plus ou moins étrangers, aux habitudes culturelles parfois très différentes.

Une définition beaucoup plus large du terme « tourisme » sera donc proposée : tout déplacement d'un ou de plusieurs individus, s'effectuant à l'extérieur de la

sphère usuelle d'exploitation, qui aurait comme objectif de satisfaire des besoins autres que ceux liés à la survie immédiate. Il convient en effet de distinguer les interactions entre individus d'une même famille, d'un même groupe, d'une même culture, des relations ponctuelles établies avec les Autres¹.

On pourrait toujours argumenter que, dans le cas de populations nomades, la rencontre avec d'autres groupes visait avant tout à satisfaire un besoin de sécurité. On croyait en effet que la survie physique du groupe dépendait étroitement de la collaboration avec les Autres. Admettre cela, c'est sous-estimer l'efficacité des structures sociopolitiques de ces groupes qui se sont forgées sur la base de leur environnement et de leur histoire spécifiques. En fait, si de nos jours nous faisons la différence entre les échanges commerciaux et ceux davantage intellectuels (dont le tourisme ferait partie), il fut une époque où cette dichotomie n'existait pas. Et là encore, de nos jours, un voyage d'affaires se termine souvent par une visite touristique ! Le tourisme est donc essentiel, puisqu'il contribue à créer un climat de convivialité entre les partenaires de l'échange. Bref, le tourisme, dans son sens préhistorique, se définit comme le déplacement dans l'espace d'individus ou de groupes d'individus dont le principal objectif vise avant tout à satisfaire des besoins physiques, psychiques et cognitifs.

L'INTERACTION PRÉHISTORIQUE

L'hypothèse défendue dans le présent texte est la suivante : chez les chasseurs-

pêcheurs-cueilleurs préhistoriques (ce qui comprend nécessairement ceux qui fréquentaient le réseau hydrographique du Saguenay et du lac Saint-Jean), l'interaction extralocale aurait été avant tout un moyen de communication qui permettait aux individus d'aller au-delà des limites imposées par leur environnement social et naturel et ainsi de poursuivre la recherche du mieux-être. Ultimement, l'interaction extralocale était une technique de survie qui visait à assurer une intégrité physique et psychique des individus. Qu'il suffise de réfléchir aux raisons qui, de nos jours, motivent les déplacements touristiques pour constater comment cette recherche d'équilibre est omniprésente.

Par ailleurs, parce qu'elles permettent à l'individu de sortir du cadre étroit des relations avec des groupes apparentés et le mettent en contact avec le différent, les interactions extralocales constituent l'un des canaux privilégiés par lesquels de nouvelles connaissances sont acquises. D'une certaine façon, les interactions entre groupes distincts constituent une nécessité à long terme. En effet, le problème inhérent à un protectionnisme absolu réside dans les limites qu'une société s'imposerait à elle-même, en ne comptant que sur ses seules forces internes pour se développer (limites d'autant plus strictes si un groupe restreint du point de vue démographique occupe un environnement marginal). Les forces internes se trouvant étouffées par la tradition (principe de la récessivité), il s'agirait d'une société statique dont le potentiel évolutif demeurerait au plus bas, sans possibilité réelle d'épanouissement.

Malgré tout, ce ne sont pas les sociétés qui échangent, mais les individus. Il convient dès lors de se questionner sur la motivation profonde des interactions. Ainsi, plutôt que se limiter à un simple comportement économique, l'interaction sociale ne pourrait-elle pas, pour l'individu dont les besoins physiques immédiats sont satisfaits, apparaître — consciemment ou non — comme un moyen de pousser encore plus loin la recherche du mieux-être ?

Si la forme des échanges (interactions) est fortement modelée par la tradition culturelle de l'un et l'autre partenaires, le rôle joué par ceux-ci n'en demeure pas moins évolutif parce qu'ils contribuent à faire pénétrer dans le système des informations nouvelles, porteuses de changements



éventuels. Par-delà les retombées matérielles des échanges se trouve donc l'objectif ultime de l'échange, c'est-à-dire, pour l'individu, assurer sa propre intégrité psychique et physique en communiquant ses expériences, sa vision du monde et sa personnalité, tout en recevant celles des Autres. Les nouvelles données sont enregistrées et organisées, s'intégrant dès lors à l'univers cognitif et sensitif du récepteur.

LE TÉMOIGNAGE LIVRÉ PAR L'ARCHÉOLOGIE

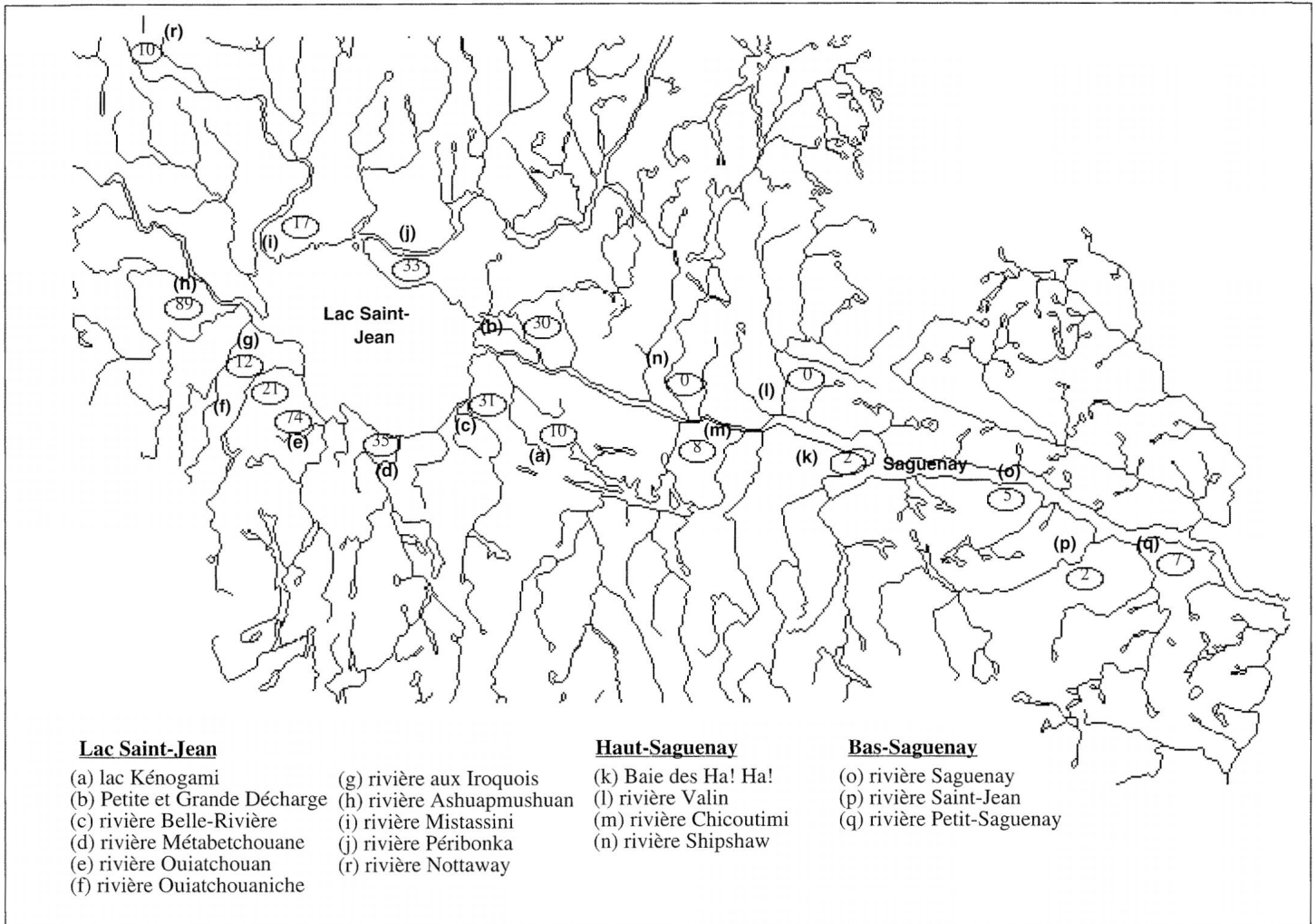
Que dit la culture matérielle à ce sujet ? Au Saguenay—Lac-Saint-Jean, comme ailleurs dans le Nord-Est du Nord américain, une partie non négligeable des objets en pierre que l'on a trouvés ont été taillés à partir de matières premières dont la source se situe en dehors de la sphère d'exploitation présumée des différents groupes préhistoriques. La façon traditionnelle d'interpréter la présence de ces objets propose un modèle dans lequel l'obtention d'une matière première de qualité constitue la principale motivation de l'échange extralocal. Derrière cet échange économique se trouve également une volonté politique, où les liens ainsi créés pourraient un jour être utilisés à d'autres fins. Dans un tel contexte, ce sont les sociétés qui échangent par l'entremise des individus.

La vision proposée ici est sensiblement différente. L'échange entre les groupes du Subarctique oriental se serait effectué dans un contexte où l'économie n'était qu'accessoirement présente. À l'intérieur de ce scénario, l'échange extralocal est d'abord l'affaire d'individus et on doit avant tout

le considérer comme un moyen pour l'individu d'améliorer son sort, d'y trouver une satisfaction profonde, donc de se sentir mieux d'un point de vue psychique. Sur cette base, l'individu peut contribuer au mieux-être de la société dont il fait partie en partageant ses nouvelles expériences, ses nouvelles connaissances.

Cette dualité aurait pu, dans le cadre de la mise sur pied d'une organisation culturelle, être assurée par des activités dont le rôle était multipartite. Par exemple, la rencontre estivale de groupes en un point déterminé à l'avance aurait pu, à la base, avoir constitué une réponse sociale au besoin de se rencontrer, donc d'échanger sur des expériences individuelles. Éventuellement, des activités socio-économiques s'y seraient greffées de façon à améliorer la situation adaptative des groupes en présence, phénomène qui n'est pas sans rappeler le comportement des « Snowbirds » québécois qui, année après année, se retrouvent sur les plages de la Floride et du Mexique. À une micro-échelle, les différents festivals régionaux qui se tiennent pendant l'été remplissent des rôles similaires. Ils répondent au besoin individuel d'échapper au quotidien, tout en constituant une source de revenus intéressante pour ceux qui reçoivent. Leur prévisibilité est donc un élément essentiel à leur succès.

En dehors des activités organisées (tourisme de masse), l'échange entre individus de groupes différents suppose lui aussi une dualité. Au moment de l'échange, les partenaires doivent trouver un terrain d'entente qui, d'une part, permet qu'il y ait communication entre eux (ils doivent se comprendre) et, d'autre part, que chacun



Distribution géographique des sites archéologiques au Saguenay—Lac-Saint-Jean.

soit satisfait de l'entente survenue (donc que cette dernière réponde aux attentes). La première partie est assurée par la sphère socio-idéologique, alors que la deuxième l'est par la sphère socio-économique (ce qui ne veut pas nécessairement dire l'obtention de biens matériels).

Un site archéologique de la préhistoire du Saguenay—Lac-Saint-Jean se compose d'objets en pierre, de débris osseux (vestiges de repas), parfois de fragments de céramique et de restes de quelques aires de combustion. Or, si l'on s'interroge sur les interactions entre les groupes de la préhistoire, peu de ces données sont réellement significatives. On l'a proposé, les déplacements qui permettent de rencontrer les Autres répondent avant tout à des besoins psychologiques. La somme des traces matérielles qui en découlent n'est pas grande, tout en étant diluée dans le temps et l'espace. Au même titre que le bibelot acheté lors d'un voyage en Gas-

pésie pourrait être offert à d'autres membres de la famille ou sera éventuellement égaré, il en est de même de la pointe de flèche, du couteau, de la parure fabriqués dans une matière première qui sort de l'ordinaire. La poterie sera quant à elle inévitablement cassée et abandonnée.

Chaque site archéologique recèle donc des indices des interactions, indices qui ne représentent probablement qu'une infime partie de ce qui a été obtenu au cours des rencontres. Il revient donc à l'archéologue de mettre de la viande autour de l'os préhistorique. Au Saguenay—Lac-Saint-Jean, deux types de vestiges sont particulièrement criants en regard de la présence d'interactions fréquentes entre les Amérindiens locaux et ceux d'ailleurs. Il s'agit des pointes de projectiles en pierre et des céramiques amérindiennes.

Selon les données actuelles, nous savons que le Saguenay—Lac-Saint-Jean aurait

été initialement occupé, au cours du quatrième millénaire avant notre ère, par deux souches de populations différentes. D'une part, un groupe provenant des Maritimes ou encore du Bas Saint-Laurent aurait occupé l'embouchure du Saguenay et remonté le long du fjord. D'autre part, un autre groupe serait venu du sud-ouest, de la région du lac Champlain, et aurait, à travers les terres, atteint le lac Saint-Jean. Il n'est pas encore possible d'affirmer si ces groupes n'étaient que de passage où s'ils se sont installés en permanence dans la région. Par contre, nous savons que, dès ce moment, l'occupation du Saguenay—Lac-Saint-Jean, du Lac-Saint-Jean, plus précisément, s'est faite de façon continue.

Un outil fabriqué sur un support lithique suprarégional ne peut justifier sa présence que par deux dimensions, l'une fonctionnelle et l'autre stylistique (symbolique). Or, au cours de la préhistoire, le Nord-Est du Nord américain montre une technique

de fabrication essentiellement homogène. Les changements mineurs qui se produisent n'ont trait qu'à un « réalignment » de la morphologie de l'objet, sans pour autant en affecter l'efficacité ni même la fonction. Par conséquent, il est peu probable que la présence de ces *exotica* se justifie par leur fonction et, la seule dimension stylistique (socio-idéologique) suffirait ainsi à justifier la présence d'outils finis fabriqués dans des matières premières étrangères autrement non représentées (sans démonstration de fabrication sur place). C'est le cas de nombreuses pointes de jet trouvées dans le Subarctique oriental et typologiquement associées à des cultures archaïques du Nord-Est. D'ailleurs, la reproduction locale de styles venus d'ailleurs démontre hors de tout doute que c'est la forme qui prime, le support pouvant en être dissocié.

L'horizon de l'Archaïque laurentien (*circa* -3500) représenté sur la Grande Décharge du lac Saint-Jean par une douzaine de pointes Otter Creek, quelques pièces en cuivre natif, des ulus et des gouges, pourrait constituer une exception où un groupe méridional se serait déplacé sur les lieux. Dans ce cas, il ne s'agirait pas d'une interaction entre groupes distincts, mais plutôt d'une incursion (voire d'une migration) dans une région inoccupée. Peut-on alors parler de tourisme préhistorique ? Si l'on maintient la thèse d'un déplacement relativement désintéressé du point de vue matériel, mais motivé par une curiosité intellectuelle, une soif de connaître et, par extension, une amélioration sensible du mode de vie, on peut parler de tourisme. Un tourisme adapté aux sociétés qui le pratiquent.

Au Lac-Saint-Jean, la plupart des plus anciens sites se situent à l'est, sur la Petite Décharge et la Grande Décharge. Cependant, les Amérindiens ne se sont pas limités à ce secteur. On a découvert d'autres vestiges le long de la rivière Ticouapé et il est probable que les Amérindiens remontaient l'un ou l'autre des affluents septentrionaux du lac Saint-Jean car, quelques siècles à peine après leurs premières incursions, on les trouve déjà en possession du quartzite des lacs Mistassini/Albanel. Étant donné qu'on évalue à 3 500 ans l'occupation définitive de l'intérieur du Nord du Québec, il paraît vraisemblable que les groupes du lac Saint-Jean faisaient l'aller-retour entre la source de la matière première et les sites où on la retrouve.

L'exploitation de cette pierre constitue un autre exemple de tourisme préhistorique. En effet, à moins que ce matériel n'ait été associé à une symbolique religieuse spécifique, rien ne nécessitait qu'on en fasse l'exploitation. Sa qualité et sa disponibilité ne compensaient pas son accessibilité, car la source en question se situe à plus de 300 kilomètres au nord du lac Saint-Jean. Par ailleurs, des sites découverts sur la Bas-Saguenay et sur la Côte-Nord démontrent que l'habileté des tailleurs leur permettait de travailler à peu près n'importe quelle matière première. Pourquoi donc exploiter de façon aussi soutenue cette matière première, si ce n'est que son exploitation s'inscrivait à l'intérieur d'activités motivées par autre chose que la qualité de la pierre ? Au moment du contact, les Amérindiens du territoire où se situe la source de ce quartzite considéraient le lieu comme sacré. Pourrait-on parler de tourisme religieux, c'est-à-dire un pèlerinage qui n'est pas sans rappeler la démarche des Chrétiens qui, du IX^e au XII^e siècles, se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle ? Peut-on seulement parler de tourisme dans les circonstances ? Gilbert Sigaux, dans son *Histoire du Tourisme* (1965 : 19), n'hésite pas à le faire et Marc Boyer, dans son tout récent *Histoire du tourisme de masse* (1999 : 46-47), admet que la différence entre le pèlerinage et le tourisme de masse est moins grande qu'on pourrait le croire.

On revenait donc de la colline Blanche et plus particulièrement de l'ancre de Marbre avec une relique, c'est-à-dire des fragments de cette pierre d'un blanc immaculé. Évidemment, cette interprétation qui fait appel à des motivations qui n'ont rien de concret est impossible à démontrer d'un point de vue archéologique. Le quartzite des lacs Mistassini-Albanel n'est cependant pas seul dans son cas. En effet, que ce soit le jaspe rouge ou le cuivre natif (lui aussi rougeâtre), il semble bien que certaines matières recèlent une valeur symbolique qui pouvait motiver des déplacements sur de très grandes distances.

À l'Archaïque récent (*circa* -2000), les sites se multiplient. On a identifié des vestiges de cette période aux embouchures des rivières Métabetchouane, Ashuapmushuan et Péribonka. Il y a là démonstration d'un ancrage progressif sur le réseau hydrographique du lac Saint-Jean. La tendance observée au début de l'Archaïque est encore bien présente, car c'est princi-

palement à l'est, le long des deux déversoirs du lac Saint-Jean, que se trouvent les plus grandes concentrations de vestiges. L'ancrage se fait particulièrement sentir par l'utilisation plus importante qu'avant de matières premières locales. Cependant, on parle encore d'une très faible démographie, de l'ordre de moins de 0,05 habitant par kilomètre carré. Seuls des déplacements spatiaux importants peuvent justifier une meilleure connaissance du territoire et, une fois de plus, on doit s'interroger sur les motivations profondes des déplacements. Il est peu probable qu'ils aient été nécessaires du point de vue de la subsistance. Le territoire étant immensément riche (altithermal), encore à peu près vierge et peu peuplé, les déplacements pourraient avoir été motivés par les interactions avec des groupes plus ou moins apparentés.

Même si l'apparition de la poterie (entre -500 et -800 A.D.), suivie de près par les premiers essais d'utilisation de plantes domestiquées dans la vallée du Saint-Laurent, ne devait pas affecter au quotidien le mode de vie des populations du Subarctique oriental, il semble bien que des changements se soient produits au plan du schéma d'établissement. Jamais les Amérindiens du Lac-Saint-Jean n'adopteront l'agriculture, pas plus qu'ils ne deviendront sédentaires. Cependant, les développements qui ont affecté les groupes du Sud semblent avoir eu une influence sur les Amérindiens du Centre qui ont réduit leur cycle de transhumance et déplacé leurs camps estivaux des deux décharges vers les embouchures des rivières Ouatichouan et Métabetchouane.

L'intérieur des terres semble alors avoir été occupé très intensément. On remarque aussi une régionalisation accentuée en regard de l'utilisation des matières premières. La calcédoine, matière première locale de qualité médiocre, a pris largement le pas sur le quartzite des lacs Mistassini-Albanel. Paradoxalement, les assemblages témoignent plus que jamais de la circulation de certains types d'objets. Ainsi, des alliances qu'on croyait découler de l'arrivée des Européens se seraient mises en place dès le premier millénaire après Jésus-Christ, sous l'effet des charbardements liés à l'arrivée ou à la montée en puissance des groupes iroquoiens le long de la vallée du Saint-Laurent.

À moyen terme, quand deux groupes étaient voisins, les objectifs des individus

et de l'entité culturelle allaient se confondre. Pour les archéologues, la situation est d'autant plus complexe que les enjeux des interactions sociales peuvent ne pas être les mêmes pour l'un et l'autre des partenaires. Ainsi, on estime que les principales motivations des Hurons qui fréquentaient les Montagnais du lac Saint-Jean auraient été d'ordre économique, en favorisant l'obtention de biens de consommation courante. De fil en aiguille, aurait suivi la mise sur pied d'une alliance politique permettant de faire face à la menace iroquoienne. Cette constatation s'appuie sur des faits historiquement vérifiables, mais ne renseigne aucunement sur la nature des toutes premières interactions entre ces groupes. De tout temps, les assemblages régionaux livrent des matériaux (céramiques ou lithiques) provenant de la région des Grands Lacs. Les échanges auraient débuté bien avant que les groupes iroquoiens ne deviennent des agriculteurs sédentaires, avant donc que ne se pose la problématique de l'obtention de viande (castor ou autre), ou encore la nécessité d'une alliance défensive. Qui plus est, aucun des objets échangés au cours des périodes plus anciennes ne recèle des caractéristiques qui auraient concrètement amélioré le sort de l'un ou l'autre des partenaires de l'interaction. Il s'agit, pour ainsi dire, de souvenirs de voyage obtenus directement ou non et dont la symbolique n'est pas sans rappeler la tour Eiffel que nous mentionnions au début. Encore faut-il préciser que les objets circulent plus que les individus ou, du moins, sur de plus longues distances. Cependant, notre habitant des Grands Lacs (Huron ou autre) savait pertinemment que l'objet en question provenait de très loin, ce qui augmentait sa valeur symbolique.

Du côté Montagnais, les retombées des interactions paraissent ambiguës. D'une part, il est peu probable que les échanges visaient l'obtention de biens économiques sauf, éventuellement, un peu de maïs pour épicer l'ordinaire alimentaire. Quant à la poterie, ses avantages comme bien d'usage quotidien chez des populations nomades demeurent à être démontrés. D'autre part, la menace iroquoienne ne sera réellement ressentie par les populations du Centre-Est québécois qu'au XVII^e siècle alors que, nous l'avons mentionné, les interactions avec les Hurons ou leurs ancêtres, ont été initiées bien avant. Ainsi, des points de vue archéologique et même ethnologique, l'intérêt des Montagnais ne semblait aucunement matériel ou politique, ce qui ne

signifie pas que ces derniers aient été désintéressés. Après tout, contre une satisfaction ressentie par les Hurons et qui, somme toute, ne requérait que peu d'investissements de la part des Montagnais, ceux-ci profitaient de la manne économique et cognitive résultant des interactions.

CONCLUSION

Le tourisme, comme on l'imagine de nos jours, n'existait pas en tant que tel durant la préhistoire, mais les motivations qui, encore aujourd'hui se trouvent à la base de l'industrie, étaient bien présentes. Il s'agit de la rencontre avec l'Autre et ses différences, culturellement intégrables ou non. Il s'agit aussi de s'extraire du quotidien pour se ressourcer des points de vue physique et psychique. Ces motivations constituent la toile de fond qui nous pousse, en tant qu'individus, à aller vers l'inconnu. Ce sont celles qui, au moins partiellement, ont poussé les Hérodote, Marco Polo, Ibn Battûta, Christophe Colomb, Vasco de Gamma, Jacques Cartier, Jésuites, coureurs des bois et autres à s'aventurer dans des contrées qu'ils ne connaissaient pas, mais où ils espéraient découvrir l'inconnu, vivre quelque chose d'inégalable.

Parce qu'il s'agit de phénomènes mentaux, de motivations qui fondamentalement demeurent propres aux individus, il est difficile, du point de vue de l'archéologie, de les documenter. Il peut même paraître présomptueux de les attribuer à des populations disparues depuis des millénaires et dont nous n'avons qu'une vague idée de la vision du monde. Cependant, de nombreux vestiges découverts ici et là semblent ne pouvoir s'expliquer que dans un contexte où l'objet ne circule pas pour sa fonction, mais pour ce qu'il représente. De là à croire qu'il s'agit d'un souvenir de voyage, il n'y a qu'un pas... que nous avons franchi.

Il ne faudrait cependant pas croire que cette soif de l'ailleurs motive à elle seule les déplacements des individus et des groupes. Chez les sociétés de la préhistoire, tous les besoins, qu'ils soient physiques ou psychiques, étaient intégrés dans une dynamique globale. On ne voyageait pas au hasard, on ne franchissait pas des centaines de kilomètres sans exploiter au passage des ressources minérales ou alimentaires. Le cycle de transhumance était parsemé d'étapes mettant en relief le fra-

gile équilibre qui existe entre l'homme et son milieu. Pour cette raison, la rencontre avec l'Autre devenait cruciale ; elle contribuait à améliorer tant le mieux-être immédiat que le mieux-être psychique par le relâchement des tensions. Les interactions entre groupes s'accompagnaient toujours de fêtes, de célébrations et de jeux.

Bref, des vestiges archéologiques (pointes, poteries, dents de requin, etc.), dont la raison d'être n'a rien à voir avec la fonction présumée (par référence à une collection de cuillères, de timbres ou de monnaie), se retrouvent dans la plupart des sites du Saguenay—Lac-Saint-Jean et pourraient très bien démontrer que déjà, durant la préhistoire, cette région constituait une destination recherchée. Le tourisme régional a dès lors un ancrage très solide dans le temps.

Érik Langevin est archéologue et chargé de cours à l'Université du Québec à Chicoutimi. Il a signé plusieurs articles sur la préhistoire du Saguenay—Lac-Saint-Jean et complète actuellement une thèse doctorale à l'Université McGill.



NOTE

- 1 Ce texte traite exclusivement des échanges (ou interactions) extralocaux, c'est-à-dire ceux qui s'effectuent entre des groupes exploitant un territoire distinct.

BIBLIOGRAPHIE

- Boyer, Marc (1999), *Histoire du tourisme de masse*, Collection Que sais-je ? n° 3480, Paris, Presses Universitaires de France, 128 p.
- Langevin, Érik (à paraître), « Entre Tadoussac et le lac Saint-Jean : du phoque à la ouananiche », *Recherches Amérindiennes au Québec*.
- Langevin, Érik (1995), *Adaptation et échanges : cause et conséquences*, Examens de doctorat, Montréal, Département d'anthropologie, Université de Montréal, 31 p.
- Langevin, Érik (1995), *Y a pas d'quoi en faire un plat... un pot peut-être ?* Examens de doctorat, Montréal, Département d'anthropologie, Université de Montréal, 40 p.
- Langevin, Érik (1993), *L'archéologie en Sagamie : rétrospective et prospectives*, Chicoutimi, Ministère des Affaires culturelles, 49 p.
- Sigaux, Gilbert (1965), *Histoire du tourisme*, Genève, Editio-Service S.A., 111 p.